



UNE LETTRE DE MAURICE DANTEC

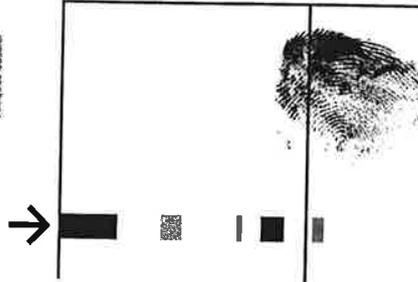
13 MAURICE DANTEC

Installé à Montréal, Maurice Dantec est l'auteur de *La Sirène rouge*, *Les Racines du mal* et *Babylone Babies* (la Série noire et la Noire, Gallimard), qui oscillent entre le roman noir et la SF. En 2001 est sorti le deuxième volume de son journal, *Laboratoire de catastrophe générale* (Gallimard).

Contacté comme ses confrères par *Synopsis*, Maurice Dantec a souhaité dépasser le cadre de nos questions, et il nous a envoyé cette lettre, que nous publions intégralement.



Jacques Sassez



« Vous me demandez de vous dire en quelques lignes quel "polar" j'aimerais voir adapté au cinéma, pourquoi, avec quels acteurs, et quel metteur en scène.

« Je crois que, posée comme telle, je serais bien incapable de répondre à cette question. Je n'ai jamais réfléchi ainsi par rapport au cinéma, ou plutôt cela fait un moment que je suis convaincu que l'un des meilleurs "thrillers" jamais écrit est une œuvre d'anticipation métaphysique signée par Philip K. Dick, un roman des années soixante ayant pour titre *Ubik*, et je peux vous dire qu'à une époque désormais révolue j'avais rêvé que Stanley Kubrick s'empare un jour de sa mise en scène. Désormais, seuls sans doute un Cronenberg ou un Lynch seraient en mesure d'en restituer l'insoutenable vérité. "Je suis vivant et vous êtes morts." Voilà le leitmotiv de l'incroyable récit que Dick a su mettre en place, sous les abords d'une "histoire de science-fiction" mettant en jeu mutants télépathes et chasseurs de psys, un scénario qui n'est pas sans rappeler celui de *Blade Runner*, ce qui est logique lorsqu'on sait que l'œuvre de Dick est un tout indivis plutôt qu'un amoncellement d'œuvres disparates. Aussi, d'une certaine manière, Ridley Scott, en adaptant *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques* ? et en ôtant au récit dickien tout le vertige métaphysique qui est sa marque, a-t-il fait

ce que le cinéma est en mesure de faire avec de tels romans, et, bizarrement, est-il parvenu à réaliser un authentique chef-d'œuvre. Mais comment imaginer *Dune*, même sous la direction de Lynch, tenir en un seul film de deux heures, sinon sous la forme d'un désastre général, maintenant qu'on en a vu la pathétique démonstration et qu'on sait qu'il en faudra six, découpées en trois rondelles de cent vingt minutes chaque, pour expurger convenablement *Le Seigneur des anneaux* et le rendre cinématographiquement viable ?

« Comprenons alors les affres d'un réalisateur qui souhaiterait adapter, sans le trahir, le roman de James Ellroy, *American Tabloid* ; imaginons ceux de son congénère désireux de se lancer dans la transcription à l'écran d'un roman comme *Outremonde* de Don De Lillo ! Seuls d'authentiques génies seraient sans doute en mesure de savoir condenser

en un couple d'heures des phénomènes littéraires comme ceux que je viens de citer. On peut en effet rêver à Scorsese s'emparant d'Ellroy, ou les frères Coen de De Lillo, on peut aussi attendre qu'un jeune météore sorti de nulle part ne restitue un jour l'univers fantastique/électrique/sudiste d'un James Lee Burke ; on peut même se dire, ne pensez-vous pas, qu'il serait temps que quelqu'un ose s'attaquer un jour avec autant de rigueur que feu monsieur Orson Welles à un texte comme *Le Procès* de Kafka ? Et que dire de celui qui un jour peut-être adaptera le plus grand roman du XX^e siècle, à savoir *Voyage au bout de la nuit* ? Ce ne sont pas des polars ? Peu m'importe. Car le polar n'existe pas. Il est une invention du marketing. Les écrivains écrivent. Les éditeurs publient. Les critiques – s'il en reste – critiquent. Le public lit. « On peut alors, comble de naïveté et d'impudence tout à la fois, affirmer que ce qui est César doit être rendu à César et, pour revenir ainsi à ce qui me préoccupait au départ, demander à Chris Carter, aux producteurs du *Truman Show*, de *The Cell*, du *Sixième Sens*, de *The Matrix*, et d'une bonne dizaine d'autres films hollywoodiens sortis récemment de créditer les romans dont leurs scénaristes se sont inspirés, bien souvent en les dénaturant, afin j'imagine de n'avoir point à payer de droits d'auteur exorbitant pour le compte d'ayants droit d'un écrivain trépassé ayant vécu au seuil de la misère toute sa vie.

« Mais c'est précisément là où la littérature et le cinéma – finalement – ne peuvent se rejoindre. La littérature n'est pas un spectacle. Son espace n'est pas collectif, mais transpersonnel ; son temps n'est pas sé-

« Le polar n'existe pas. Il est une invention du marketing. »

quentiel, mais narratif. Soyons plus précis encore : un livre vit avec son lecteur, durant tout le temps de la lecture, c'est-à-dire tout le temps que comprend la lecture d'un livre, même lorsqu'on ne le lit pas, c'est-à-dire qu'un livre forme un continuum parasite de la VIE. La lecture, étrangement, peut être discontinuée, mais le livre n'en forme pas moins un continuum parallèle dans la tête de celui qui le lit. À l'inverse, le cinéma doit-il être vu, en salle ou à la télévision, dans son intégralité et son intégrité ; nous serions prêts à brûler des villes entières, parfois, lors d'une coupure de publicité. Le film est une discontinuité parallèle à notre vie qui demande quant à elle une totale continuité pour être perçue dans sa vérité. »